

Colette Soler

Statut du signifiant maître dans le champ lacanien *

Nous allons parler entre autres choses du signifiant maître dans notre réalité transformée par le capitalisme et dans la psychanalyse tous deux relevant du Champ lacanien. Je vais essayer de cadrer les questions de l'année.

J'indique d'abord l'étendue de la question. La définition majeure du signifiant maître, comme signifiant qui représente le sujet auprès d'autres, ceux du savoir qui sont déjà là, dans l'Autre disait Lacan au début, dans *lalangue* dit-il finalement, vous en connaissez l'écriture :

$$\frac{S1}{\$} \text{ ————— } > S2$$

Cette matrice inscrit ce que Lacan appelle la « bipolarité » de la structure, sur laquelle je vais revenir. Elle implique que le signifiant maître ne peut pas disparaître, s'il est une nécessité de la structure de langage. Il peut seulement changer de place, de style et de fonction. Cette matrice s'applique à différents niveaux : au lien social qu'est le discours du maître, collectivisant, disons à la réalité, mais aussi à l'individu analysant, qui se fait représenter par sa parole, et encore au sujet supposé au savoir inconscient. Pour se repérer dans les textes, il faut donc saisir le niveau qui est concerné à chaque fois que Lacan en parle. Je les aborde successivement.

Pour parler de notre époque, j'avais déjà fait l'hypothèse, il y a longtemps, dans les années 1990, d'une schizophrénisation pour désigner la pluralisation des termes en concurrence qui président aux points de vue, dans notre temps. C'est ce qu'on appelle la crise des

* Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, le 21 octobre 2010.

valeurs, qui signifie non pas qu'elles disparaissent, mais qu'elles se multiplient, se pluralisent et voisinent dans la compétition.

Je vais cependant suivre un autre fil, car je me suis aperçue que Lacan avait posé un diagnostic bien plus précis – en 1970, dans *L'Envers de la psychanalyse*, à la dernière leçon. J'ai mis du temps à m'en apercevoir, car comme tout le monde dans la lecture de cette leçon je m'étais laissé fasciner par le plus frappant, à savoir les développements sur la honte. Mais il y a beaucoup plus dans ce chapitre : le diagnostic de « dégénérescence du signifiant maître ». C'est autre chose que « disparition » ou même « prolifération ». C'est un terme fort qui évoque la race. Au sens propre, originel, dégénérer, c'est perdre les qualités de la race, et d'ailleurs Lacan évoque la généalogie à propos de ce qui descend du signifiant maître. Serait-ce donc la race des maîtres qui dégénère ? On peut parler de race des maîtres sans être raciste puisque pour nous les races sont des produits du discours.

La dégénérescence, il la diagnostique de façon frappante à partir du discours universitaire, qu'il dit être un discours du maître pervers. En quoi ? C'est que le S2 prend la place de l'agent, agent dont on attend qu'il transforme cet objet à éduquer qu'est l'étudiant, l'*astudé* comme Lacan dit ailleurs, pour en faire un \$, tandis que le signifiant maître passe dans les dessous et devient en quelque sorte la vérité du savoir. Il change donc de place et du coup aussi de fonction.

Éloge du signifiant maître

En quoi est-ce une dégénérescence ? Je vais l'expliquer, mais je note déjà que cette thèse impliquait un éloge implicite du signifiant maître non pervers, et ce en pleine révolte anti-autoritaire, anti-maître. Alors serait-ce une thèse réactionnaire venant à la rescousse du maître au moment où il est attaqué ? Je rappelle, car ça vaut de ne pas être oublié, qu'à la même période des analystes de l'IPA étaient sur une autre lecture de 68, disant que ces jeunes étaient en gros mal placés dans leur Œdipe, sous-entendu : qui serait bien placé dans l'Œdipe ne se révolterait pas. On a entendu ça ! Or, dès « Les complexes familiaux », Lacan avait développé la thèse inverse d'une fonction du père désaliénante, libératrice, non pas le contraire. Alors, en 1970, venait-il au secours des maîtres ?

C'est le contraire. En mettant l'accent sur la fonction du signifiant maître, Lacan mettait en valeur le fait que le pouvoir du maître, de celui qui commande, n'opère jamais à partir de la seule force brute, mais toujours à partir du verbe. La vraie sauvagerie, elle, est hors discours, car il n'y a pas de discours qui ne s'ordonne à partir d'un signifiant maître, lequel n'est pas à confondre avec le maître. Justement, le maître n'est pas maître du signifiant maître, plutôt s'en sustenterait-il. On comprend que, si le pouvoir est celui du signifiant, la volonté de subversion dont se targuaient ceux de 68 aurait dû s'armer d'une stratégie un peu plus complexe que celle des émois de la révolte. C'est ce que Lacan essayait de leur dire.

Je reviendrai sur la forme que prend aujourd'hui la dégradation du signifiant maître que Lacan a diagnostiquée avec le discours universitaire. Mais il est sûr que la révolte anti-autoritaire de 68 (révolte n'est pas subversion), en criant à bas les maîtres, méconnaissait cette autre « tyrannie » (l'expression est de Lacan) qu'est la tyrannie du savoir. Au maître et à l'arbitraire du signifiant maître, on peut demander la raison de ses pouvoirs, c'est ce qu'a fait Socrate pour les maîtres antiques si on en croit Lacan, mais le savoir, lui, est sans appel, il se dispense de toute justification, et il s'impose comme venant du réel, notamment quand il s'agit du vrai savoir de la science, celle que l'on dit dure. Cette tyrannie se redouble du coup dans notre époque de l'idéologie pseudo-scientifique de tout ce qui prétend s'autoriser du savoir. À quelles fins ? Aux fins d'asseoir son autorité dans la compétition des produits avec la publicité et dans celle des pratiques diverses de gouvernance, de l'éducation, de la santé et des psys.

Quelle est la vraie fonction du signifiant maître, celle qui est en état de dégénérescence ? Elle se voit mal en fait dans le discours du maître, qui la masque plutôt. Dans ce lien social, le signifiant maître commande à l'ordre social, il a donc une fonction collectivisante et obtient que tous marchent plus ou moins du même pas, avec des ratés que les lois sanctionnent. Il fabrique donc un monde ou des mondes, chacun avec ses idéaux propres. Il est principe d'ordre, arbitraire. Du coup, on peut toujours faire appel contre lui au nom d'un ordre qui serait meilleur. C'est le principe des révolutions, ce qu'a fait notamment la grande utopie communiste du siècle dernier. Quand Lacan dit que la révolution consiste à revenir au point de départ, tout comme dans le cas des révolutions des planètes, c'est une façon de

dire que ça ne peut que ramener un autre signifiant maître, puisqu'il n'y a pas d'ordre qui n'en dépende, du signifiant maître.

Cependant, la vraie fonction du signifiant maître est bien plus générale que celle qui apparaît dans le discours du maître. En tout discours, le signifiant maître, social ou individuel, est principe de lisibilité. Il permet de saisir, dans ce qui se dit ou dans ce qui se passe, où ça va, qu'est-ce que ça vise, comment c'est ordonné. Souvenez-vous du commentaire de la première scène d'*Athalie*, et du moment où le signifiant « la crainte de dieu » apparaît. Alors tout s'ordonne. On comprend ce qui se passe, alors que jusque-là tout était confus. C'est le principe de toute interprétation, où qu'elle opère, que de chercher le terme, l'élément qui focalise tout le discours à interpréter. Cela s'applique même au chien domestique, cette fonction du signifiant maître.

Lacan s'est servi du signifiant maître pour illustrer le point de capiton. Mais il y revient dans la leçon dont je parle et pour dire ceci : « Tout ce qu'ils ont entendu, ce sont les points de capiton. Je ne vous dis pas que c'était une excellente métaphore. Enfin c'était le S1, le signifiant maître. [Il poursuit.] Question de lecture ¹. » Le signifiant maître est ce qui définit la lisibilité. Le principe de lisibilité est d'ailleurs aussi un principe d'ordre, mais dans le champ du langage, du discours. « L'inconscient ça se lit » veut dire qu'il est possible de capter le ou les termes qui ordonnent à toutes ses manifestations, qui en donnent la visée.

Or, notez qu'une des caractéristiques de notre époque, c'est qu'elle est devenue illisible. Il y a une multitude de lecteurs potentiels, mais aucun qui ne convainque suffisamment pour s'imposer. C'est la Babel des lecteurs. Regardez ce qu'a fait Marx au siècle dernier : il a introduit un signifiant maître d'un type nouveau, la plus-value, tout comme Freud, un signifiant permettant de lire le capitalisme montant, un signifiant qui y faisait apparaître son ordre caché. Sa lecture a soulevé des masses – d'ailleurs, vous pouvez observer que dans l'illisibilité du temps actuel beaucoup sont tentés par un retour à Marx. Lénine en a conclu que si sa théorie était toute-puissante c'est parce qu'elle était vraie. C'était aller trop loin évidemment que de confondre le lisible avec la vérité. Les lectures sont toujours hypothétiques,

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 219.

ce qui les départage c'est leur efficacité. Il faudrait inverser le propos de Lénine : la théorie de Marx, on la croit vraie parce qu'elle a été toute-puissante. *Idem* pour Freud avec le symptôme.

La dégénérescence du signifiant maître

Dans le discours pervers qui est le discours universitaire, le signifiant maître en changeant de place a perdu sa fonction de principe d'ordre et de lisibilité. Du même coup, il fait disparaître toute possibilité d'évaluation du savoir agent, imposé par la voix du professeur. S'il y a une chose de sûr, c'est qu'à l'Université, malgré les apparences, on ne vous demande surtout pas d'examiner la validité des savoirs transmis, on vous demande de les faire vôtres, de les gober et de les digérer. Je dis malgré les apparences, car officiellement on prétend cultiver l'esprit critique. Comique absolu, car c'est un esprit critique localisé uniquement au niveau de la forme, la fameuse dissertation à la française. Si vous la respectez, alors vous pouvez soutenir absolument n'importe quoi, c'est sans importance. Évidemment, si vous voulez un poste, il vaudra mieux être en accord avec votre mentor, mais c'est encore autre chose, c'est le trafic du savoir qui est maintenant partout. Résultat, il y a beau temps que l'Université ne produit plus que des professeurs, et que ceux qui pensent, s'il y en a, se situent toujours sur les marges.

Que reste-t-il donc du signifiant maître dans le discours universitaire ? Lacan répond à la question en soulignant que le présupposé de cet autre exercice universitaire par excellence qu'est la thèse, couronnement des études, c'est que tout savoir repose sur le nom d'auteur. C'est désormais le nom d'auteur qui, je cite, « joue le rôle du signifiant maître » et qui fait le « secret » du savoir agent. Telle est la formule de la dégénérescence du signifiant maître dans le discours universitaire. Cela n'a pas toujours été le cas, Lacan renvoie sur ce point au XVIII^e siècle, celui des Lumières, et spécifiquement au cas de Diderot.

En quoi est-ce une dégénérescence, ce nom d'auteur devenu signifiant maître ? C'est que la culture du nom d'auteur, ou du nom propre si vous voulez, à supposer même qu'elle réponde au mérite, n'est pas un principe de lisibilité. Elle soutient seulement ce que Lacan a stigmatisé plus tard dans ses conférences sur Joyce : la fonction de

l'escabeau. L'escabeau, l'objet est connu, permet de se hausser. Il fait image pour désigner les instruments de la promotion personnelle. Vous entendez les résonances narcissiques du terme, que j'ai déjà commentées – est-ce un cas beau ? « Cas beau » lui-même équivoque entre « beau cas » et « cabot », de « cabotin ». On commente beaucoup l'individualisme cynique qui serait le propre de notre époque, ce que j'ai appelé le *narcynisme*, mais il est un effet, lui aussi descend de la dégradation du signifiant maître, c'est un cynisme par défaut, car cette dégénérescence touche évidemment à « l'être pour la mort » qui désigne la fonction instituant le signifiant maître.

Le nom d'auteur peut-il travailler au lien social ? Non, il ne fait pas lien social, n'en déplaise aux sociétés d'auteurs. Il fait tas, des tas d'auteurs, auxquels il faut ajouter des tas de lecteurs ravis, toujours plus, tellement plus que, à la fin... ça va au pilon. Notre temps réalise ainsi dans le concret le verdict de saint Thomas, *sicut palea*. Quoique... et voilà un autre pan de l'affaire, n'importe quel savoir, j'entends savoir articulé, même s'il est *pseudo*, dès lors qu'il est assis sur un nom propre, peut faire secte. La structure de la secte n'est pas, elle, du discours du maître, c'est celle d'un savoir à la place du semblant supporté par un nom propre. Et on sait que cela va jusqu'à obtenir les suicides collectifs. La montée des sectes avec leurs gourous est elle aussi solidaire de la dégénérescence du signifiant maître.

Il va de soi que cette dégénérescence que Lacan situait du discours universitaire, due à un changement de place qui en change la nature, a une portée beaucoup plus large. Il faudrait se demander d'ailleurs si à chaque changement de place il n'y a pas quelque chose de la dégénérescence du signifiant maître. Même dans la psychanalyse, où ils sont dénoncés, dit Lacan. Point à étudier durant l'année.

Mais, en matière de dégradation du signifiant maître, c'est le discours capitaliste qui est sans rival, doté d'un pouvoir de destruction qu'aucune insurrection contre le maître ne saurait approcher. Si on ne le savait pas en 1970, il semble qu'aujourd'hui on le touche du doigt avec les développements de la crise du capitalisme qui s'avance... sans maîtres, c'est ce qui me frappe le plus, et au grand dam des candidats à la maîtrise. C'est si vrai qu'aujourd'hui les maîtres en mal de pouvoir, nos gouvernants, quand ils ne savent plus à quel saint se vouer, quand on ne les croit plus, font appel à quoi ? à l'autorité des textes

légaux, à titre de pseudo textes maîtres, et légifèrent à tour de bras. Ça n'empêche pas d'ailleurs que ce discours ne produise des idéaux renouvelés. Je n'insiste pas sur ce point, on en reparlera au cours de l'année, mais je vous conseille la lecture d'un petit livre, d'un nommé Richard Sennett, sociologue américain, intitulé *La Culture du nouveau capitalisme*, qui fait toucher du doigt de façon extrêmement simple et concrète combien les mutations des grandes entreprises de production impliquent des changements dans les valeurs et dans les moi idéaux qui orientent les conduites de leurs agents.

En outre, nous parlons du capitalisme, mais ce dernier est lui-même conditionné par le discours de la science. Nous reprenons de Lacan l'idée que le S1 y est au travail. Mais, je vous le signale, car je suppose que vous êtes peu informés de ce domaine, dans l'épistémologie actuelle, le sujet de la science dont parle Lacan, et nous le tenons pour acquis, est fortement mis en question. Ce sujet, que Lacan situe comme celui du *cogito*, et en effet dans le *cogito* le sujet est représenté par sa pensée, par ses signifiants, ce sujet renvoie à l'idée d'une science qui se fabrique au niveau de l'individu, même s'il y en a plusieurs, d'individus, en jeu. C'est l'idée répandue du savant tout seul, héros de la pensée et de la découverte, souvenez-vous des beaux récits de vos écoles primaires sur Bernard Palissy. Ce schéma ne correspond absolument plus à la science actuelle. Tout un courant essentiellement anglo-américain insiste pour dire que la science exige, je cite Léna Soler, « la notion d'un sujet *irréductiblement collectif* (ainsi que l'avaient déjà souligné en leur temps et à leur manière L. Fleck avec son concept de collectif de pensée et Thomas Kuhn avec celui de paradigme scientifique) : la connaissance est élaborée, produite et possédée, non pas par un individu singulier, mais par des groupes d'individus interconnectés ». C'est peut-être ce qui explique que chaque fois qu'un prix scientifique est décerné, il y a des protestations venant de quelque membre des équipes qui contestent l'attribution à un seul nom d'une découverte qui est à plusieurs.

En France, celui qui a enfourché ces thèmes, et qui le fait contre l'épistémologie proprement française, à laquelle Lacan se rattache et dont Koyré est un représentant majeur, c'est Bruno Latour, qui parle des « humanités scientifiques » et qui dénonce explicitement l'impropriété du sujet du *cogito* cartésien pour penser la science, au nom d'un *cogitamus* : nous pensons. C'est le titre de son

dernier ouvrage. Ce qui reste du signifiant maître dans le *cogitamus* est une question qui ne pourrait se trancher que par des études très détaillées d'un champ de recherche spécifique.

Alors, par qui le professeur, mettant le savoir à la place du semblant dans le discours universitaire, est-il relayé aujourd'hui dans la société ? Par deux figures, le gourou déjà évoqué, qui domine au nom de quelques obscurs savoirs, et puis, plus laïque, la figure de l'expert bien sûr. L'expert n'est jamais un savant ou un chercheur. L'expert lui aussi met à la place du semblant un savoir assis sur le nom du spécialiste, avec lequel il se pose en lecteur des crises de l'époque. Écoutez les radios, lisez les journaux et vous ne pourrez plus en douter. Mais tous ces experts en pseudo-lisibilité, et que l'on convoque à titre de nouveaux sujets supposés savoir, ne sont qu'un remède de désespoir contre l'illisibilité de l'époque, car leur pullulation et surtout leur cacophonie, leur dispute, il n'y en a jamais deux d'accord, ne font qu'entretenir l'illisible.

Je m'arrête là pour ce qui est du discours. J'ai éliminé volontairement tout commentaire sur le rapport de cause à effet entre cette dégénérescence du signifiant maître et l'affect qui en résulte, la honte de vivre, car si cet affect, comme dit Lacan, a une généalogie, alors il faut remonter à ce qui l'engendre, à son géniteur si je puis dire, ici le changement dans le discours du maître, qui a mis fin à la race des maîtres. Y a-t-il une race de substitution ? À lire cette leçon, il me semble que c'est ce que Lacan pose, et qui me paraît très convaincant. C'est la race des impudents. Le discours pervers produit l'impudence. Qu'est-ce ? Tout dire qui se pose là est impudent. Donc sont impudents tous ceux dont les dires ne se sustentent ni d'un signifiant maître, ni d'un savoir assuré. Cela va des gourous de tous genres jusqu'aux experts de tout genre. À ce compte le maître n'était pas un impudent. Vous comprenez pourquoi Lacan a pu attribuer l'impudence aux femmes. C'est que le dire du *pastoute* ne s'autorise ni du signifiant maître du sexe qu'est le phallus, ni d'un savoir vérifiable. Que peut être aujourd'hui la seule limite de l'impudence ? À la fin de *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan évoquait la honte, en la positivisant comme une limite. Le transfert, je pense, la croyance au sujet supposé savoir, est aussi une limite de l'impudence. Et cela pose une question sur l'impudence éventuelle du sujet pour qui cette croyance a fait long feu, l'analyste.

J'en viens au signifiant maître dans la pratique analytique. Je repars de la matrice. Le signifiant maître représente le sujet pour un autre signifiant. Soit : dès qu'il y a du signifiant il y a supposition de sujet, c'est sûr, et en outre, le signifiant n'allant jamais tout seul, dès qu'il y en a un il y en a d'autres, les différents de lui. Telle est la statique du langage caractérisé par sa bipolarité : d'un côté le signifiant maître du sujet, de l'autre les autres signifiants, du savoir, impossible à rejoindre, ce que Lacan écrit à la première ligne du discours du maître. S1 ne commande pas au savoir, il intervient auprès de lui, il est le signifiant par lequel le sujet se rapporte au savoir insu qu'il ne connaît pas. C'est une jonction, une « jonction disjonctive » si je puis dire, entre S1 et S2. Le terme se trouve dans « Radiophonie ».

Je fais observer, parce que je m'en suis moi-même fait une question, que par rapport à cette statique langagière, Lacan se pose une curieuse question, bien peu commentée : qui a eu cette idée, demande-t-il au sujet du signifiant maître la « crainte de dieu » ? Comme si le signifiant maître était une invention, comme s'il avait un auteur. Avec cette question, on n'est plus dans la statique. D'autres remarques vont dans le même sens, qui introduisent la question d'une origine du signifiant maître – il demande : « D'où sort-il ? » Ces interrogations ébranlent ou mettent en question l'idée du discours comme une réalité déjà ordonnée, où des relations constantes entre signifiants sont inscrites, comme Lacan le dit dès le début de *L'Envers de la psychanalyse*², précisant que le discours est un ordre qui le précède, un « appareil », sans parole donc, et que le sujet ne fait que s'y « apparoler ». Mais du coup, si on s'en tient là, « qui a commencé ? » devient une question étrange, absurde. Que Lacan pose la question devrait donc nous indiquer que l'on a peut-être mal compris cette histoire de discours.

Encore plus étrange d'ailleurs par rapport à la statique du discours : le fait d'évoquer, voyez le premier chapitre de *L'Envers*, le moment du signifiant maître, moment de surgissement, d'intervention du signifiant maître, suggère plutôt l'événement, soit ce qui n'est pas anticipable dans l'ordre du discours, une contingence. En outre, ce « moment » de surgissement, si on le suit, est celui de la production du sujet comme divisé. C'est autre chose que la seule supposition. Et

2. *Ibid.*, p. 13.

Lacan rappelle là que cette production implique la perte et la répétition. En tout cas, un sujet produit comme effet, par le surgissement du signifiant maître, ne peut pas en être l'auteur.

Je crois qu'il faut donc distinguer les niveaux d'expérience où intervient le signifiant maître, que Lacan d'ailleurs a convoqué bien avant de construire les discours comme lien social.

Dans la statique du discours, les moments dynamiques sont ceux du quart de tour, dont Lacan parle dans son premier chapitre de *L'Envers*. Comment ne pas demander ce qui fait que ça tourne, car enfin les quatre petites lettres ne sont pas des petits bonshommes qui jouent aux chaises musicales. De fait, le quart de tour est appendu à quelque chose qui n'est pas le signifiant maître, qui ne relève pas de la statique de la structure, plutôt à son dynamisme. D'où sort ce dynamisme ? Pas d'un sujet juste supposé, mais de ce que j'ai appelé à l'occasion le sujet existant, celui qui se pose d'un dire. C'est un autre type d'émergence, le dire, le dire comme acte.

Le premier quart de tour convoqué par Lacan dans « Kant avec Sade », il le tire du dire de Sade, il le rappelle dans *L'Envers*. Les autres discours, les quatre, eux aussi, impliquent un dire fondateur. Ce pourquoi Lacan adjoint un nom propre à chacun d'eux. Lycurgue, Charlemagne, Socrate et Freud, qui introduit selon lui un nouveau style de signifiant maître. L'impudence du dire est peut-être à l'origine des discours. Sans cette référence à l'acte du dire, pas moyen de comprendre ce que Lacan affirme plus tard : qu'à chaque changement de discours il y a un nouvel amour, et même une émergence du discours analytique. En effet, les créateurs de discursivité changeant l'agent du discours, le nouvel amour s'adresse au dire nouveau qui fait promesse avec un nouvel agent du discours, d'une nouvelle lecture, d'une nouvelle interprétation de la réalité.

J'en viens au sujet plus que supposé, produit par le signifiant maître. Essayons de faire la clinique du moment en question, moment où le signifiant maître intervient « pour la première fois », comme Lacan le dit à la fin du *Séminaire XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Qu'est-ce que ce moment ? Sur ce point, nous disposons des développements sur la fonction de la demande d'abord, puis sur celle du trait unaire, et enfin sur *lalangue*.

On lit dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » ceci : « Il faut qu'au besoin [...] s'ajoute la demande, pour que le sujet [...] fasse son entrée dans le réel, cependant que le besoin devient pulsion ³. » Je reviens souvent à ce texte qui me paraît essentiel dans sa densité.

La demande, c'est la demande articulée, c'est-à-dire inscrite, d'un signifiant, ceux constituants de la pulsion justement. On demande avec les signifiants de l'oralité, de l'analité, etc. Dès que l'enfant mobilise ce signifiant, il sort de l'Autre où il était parlé et n'était qu'un pôle d'attributs. Avec sa demande articulée, il s'inscrit hors de l'Autre, sous le signifiant maître de sa demande, à titre de sujet que je peux dire libidinal. Il s'inscrit comme la chose obscure supposée à ce signifiant, chose qui demande et veut quelque chose, mais quoi ? Les textes des années 1958 sont intéressants à relire sur ce point. C'est cette opération d'émergence du sujet dans le réel qui manque au petit autiste. Cette entrée dans le réel du sujet libidinal indéterminé va appeler d'autres signifiants maîtres, ceux de ses identifications aux signifiants de l'Autre, et que l'analyse va « dénoncer », disait Lacan : ils vont, ces signifiants, des idéaux de l'Autre provenant de la demande de l'Autre au signifiant phallique du manque de l'Autre. Ce sont, disons, les signifiants maîtres du désir porté par la demande.

Le trait unaire, lui, que Lacan évoque aussi comme signifiant maître, n'est pas un signifiant maître du désir, il est marque, trace contingente, au niveau de la jouissance. On est non plus du côté des signifiants de l'Autre, mais du côté de l'inconscient savoir et du sujet qu'on lui suppose. Le moment où apparaît le trait unaire est celui où le sujet est produit. Pas de sujet sans jouissance affectée d'une perte, génératrice de répétition. La demande elle-même consommait une perte. Cette perte est constituante du sujet. Il s'agit non pas du sujet psychologique, mais du sujet réduit à la coupure dans le champ de la jouissance. La thèse est précise. Elle dit que, dès qu'il y a ce trait unaire, l'individu qui a des expériences de corps, cet individu corps vivant, « en est fait sujet ⁴ », sujet constitué de la perte, et qui sera dès lors représenté par ce trait. C'est l'expression d'*Encore* et le *leitmotiv* de *La Logique du fantasme* et de la « Conférence à Baltimore ».

3. J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 654.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 130.

Va-t-on dire qu'il est trait unaire du sujet de la jouissance ? Oui, sauf que le sujet, c'est l'individu qui a perdu de la jouissance.

Or, ce trait unaire n'a pas rapport à l'Autre, il ne vient pas du discours de l'Autre, de papa-maman, il indexe ce que Lacan appelle « expérience non marquée », qui est, il le précise, soit trauma, soit plaisir exquis – ce sont deux références à Freud – et dès lors qu'il l'indexe, il consomme sa perte. On est là sur la question de savoir comment se constitue le savoir inconscient. L'inconscient est composé d'éléments, discrets, chacun différent des autres ; Lacan a d'abord dit composé de signifiants, puis de traits unaires, ensuite des éléments de *lalangue*. Quand l'inconscient travaille, *arbeiter*, dans les lapsus, les actes manqués, etc., ce qui revient, en toutes sortes de trébuchements, ratages, bévues, ce sont ces éléments. D'où viennent-ils, comment se constituent-ils, ces traits unaires ?

Ils viennent des premières expériences de jouissance corporelle. Celles-ci, pour l'enfant, sont imprévisibles, arrivent toujours en surprise, car elles ne sont pas programmées, même quand elles sont annoncées, et la liberté des mœurs, même quand l'enfant a assisté à des copulations, a vu les images, etc., ne change rien parce que la jouissance est incommensurable à tout ce qui peut s'en dire ou s'en voir. Incommensurable donc à la dialectique intersubjective et aux débats avec l'Autre. L'expérience, je souligne, ça ne s'imagine pas, ça bouleverse les équilibres, transforme l'être, et ça ne se partage pas. Ça a même des effets ségrégatifs quand plusieurs font une même expérience, il y aura ceux qui l'ont et ceux qui ne l'ont pas. Logique de l'ancien combattant, mais c'est le cas aussi dans la psychanalyse.

Donc l'événement de corps qu'est l'irruption de jouissance est à l'origine. Lacan le qualifie d'« expérience non marquée », qui va être marquée par un trait unaire. L'inconscient fait de ces traits unaires n'est pas discours de l'Autre, et même n'est pas discours du tout. Inscrits dans la contingence des premières rencontres, ils président aux configurations à venir de la jouissance. Parenthèse : on peut faire le joint avec la fin du *Séminaire XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, où on pouvait lire que « la différence absolue » est celle, je cite, « qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir ». Le terme « confronté » dit bien qu'il ne l'a pas fomenté, ce signifiant,

on ne peut pas demander qui a inventé ça, il ne doit rien à son dire. Mais l'expression « différence absolue » dit aussi que ça ne vient pas de l'Autre, ça se joue au niveau du réel du corps de jouissance.

Pas moyen de s'y retrouver entre ces deux développements sur la demande et le trait unaire sans convoquer la bipolarité de la structure. Je vous rappelle la réponse à la question IV de « Radiophonie » : « [...] la bipolarité se trahit essentielle à tout ce qui se propose des termes d'un vrai savoir ⁵ ». Cette bipolarité implique le dédoublement du signifiant dit maître. D'abord ceux de la demande et des identifications qui portent le désir dans le rapport à l'Autre. Ça va des idéaux de l'Autre au phallus, signifiant de l'identification dernière, disait le discours capitaliste. En fait, ce que Lacan avait subsumé sous ce signifiant phallique, il l'a ensuite transféré sur l'objet *a* en tant qu'il manque. C'est pourquoi, à la fin du *Séminaire XI*, il dit qu'il prête à une identification d'un genre spécial. De l'autre côté de la bipolarité, les traits unaires, ceux qui fixent la jouissance qui reste. On pourrait donc dire que le parlant qui a un corps a deux maîtres : l'Autre parce qu'il est parlant et le réel parce qu'il est vivant.

Donc, j'insiste, d'un côté le « désir qui se reconnaît du pur défaut révélé qu'il est de ce que la demande ne s'opère qu'à consommer la perte de l'objet ⁶ », de l'autre le corps de jouissance, une jouissance qui ne se produit que d'effets de « texture », dit Lacan. Autant dire que l'opérativité du langage est des deux côtés.

Je précise ce qui m'est apparu comme une difficulté dans la lecture : selon les époques et les textes, Lacan appelle savoir inconscient ou bien la chaîne bipolaire $S1 \rightarrow S2$, car les signifiants de l'identification font aussi partie de l'inconscient, ou bien seulement les signifiants qui ne représentent pas le sujet mais qui affectent sa jouissance.

Cela fait donc bien déjà deux occurrences du signifiant maître. Les premiers ont pour signifié le désir, les seconds ne pourraient pas dire qu'ils ont un signifié, ils sont eux-mêmes condensateurs de jouissance, des traits jouis si on veut. Ils correspondent à la distinction du sujet du désir et du fantasme et du sujet de la jouissance, si on ose dire, car Lacan n'a employé l'expression qu'une fois. En ce sens, le

5. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 425.

6. J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 357.

sujet divisé est toujours « un quelque deux », ou le sujet du désir, ou celui qui est produit par le trait unaire, comme pure coupure dans le champ de la jouissance. Et Lacan le précise, depuis Freud ce sujet divisé obéit à la logique de : ou l'un ou l'autre. On pourrait dire encore autrement, empruntant une autre expression à Lacan : c'est une « jonction disjonctive ». Jonction car ils sont solidaires, ils se tiennent, mais disjonctive car il n'y a pas de réunification possible : impossible

S1 ————— > S2

Le signifiant maître est le signifiant par lequel le sujet se rapporte au savoir qui le dépasse, qui défie la prise appropriative, mais qui se manifeste cependant dans l'expérience, notamment celle des traits de perversion qui ordonnent sa jouissance. J'écris la distinction que je viens de faire :

S1 des identifications	————— >	S2
I(A) φ		TU
\$ - désir		\$ coupure

L'inconscient, c'est l'ensemble, car on déchiffre aussi bien les S1 que les traits unaires qui sont aussi des Uns.

L'application à l'Homme aux rats serait aisée. On voit très bien chez lui ses idéaux, un peu moins son identification phallique mais elle est quand même indiquée en sourdine par sa soumission à sa mère ; puis la série des signifiants de la jouissance. Le langage et *lalangue* sont donc des deux côtés, mais la jouissance aussi puisque le désir se soutient du fantasme de joui-sens, en deux mots ⁷. Cependant, les élaborations de Lacan se sont toujours plus déportées du côté droit, jusqu'à isoler ce que je pourrais appeler le symptôme réel, entre symbolique et imaginaire, dans lequel les signifiants ne font pas chaîne, ne sont donc pas joui-sens, incluant le fantasme – cf. *Télévision* –, mais lettre et « jouissance opaque d'exclure le sens ⁸ ».

Le trait unaire chez Freud est « trace mnésique ». C'est un Un qui indexe l'expérience. Lacan le reprend. N'importe quoi permet d'écrire le trait unaire – donc un mot, une image, une sensation, peu importe, pourvu que ce soit un élément discret, qui vaille donc

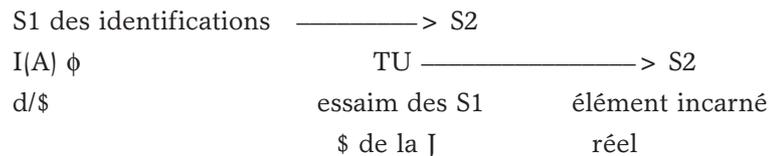
7. Cf. à ce sujet l'article « On bat un enfant » de S. Freud.

8. Cf. « Joyce le symptôme II ».

comme élément différencié de tout autre. Au départ, les développements de Lacan sur le trait unaire se démarquaient de ceux de Freud, notamment ceux de la fin de *L'Interprétation des rêves*, où il pose que le désir s'engendre du trait mnésique qui assure la perte de l'expérience première.

Ce que Lacan a ajouté à la fin, c'est que ladite expérience primordiale inclut l'expérience de *lalangue*, qui elle aussi offre en quelque sorte ses uns, ses éléments, comme autant de traits jouissifs, à ajouter aux traits unaires dans leur définition freudienne.

Mais il a surtout ajouté autre chose, qui reste pour moi une grande question, que j'introduis donc pour ouvrir sur de nouveaux développements : des uns de savoir, le savoir étant de l'élément joui, qui n'ont pas la même fonction que les traits unaires. En quoi ? En ce qu'ils n'introduisent pas de perte. C'est ce que j'ai avancé dans un petit commentaire pour la brochure préparatoire aux Journées de décembre « La parole et l'écrit dans la psychanalyse ». Où peut-on le lire ? Je ne l'ai lu que tout récemment. C'est quand Lacan dit que le savoir se caractérise par ceci que la jouissance de son acquisition est la même que celle de son exercice. Cela ne peut signifier qu'une seule chose : pas de perte, contraire à ce que produit le trait unaire. L'acquisition d'un savoir se fait par un premier « usage » de jouissance d'un élément signifiant, mais l'élément incarné qui a été joui, c'est ça son acquisition, sera joui et re-joui sans perte. Il faudrait là compléter le schéma que j'ai donné dans sa partie droite :



Je démarque le schéma d'*Encore*.

On ne peut plus se contenter de la binarité dont j'ai parlé, et de fait Lacan est passé au trois à ce moment-là de ses élaborations.

Alors, où s'indique dans l'expérience ce savoir non entropique, cette constance de jouissance des éléments incarnés, et en outre... insu ? Lacan insiste beaucoup sur ce dernier point. Les traits eux ne sont pas nécessairement promis à être insus, ce sont eux que l'on

mensuel 58

déchiffre. Réponse dans le noyau inamovible du symptôme réel, avec sa jouissance opaque impensable mais qui s'éprouve, et aussi dans les affects dits énigmatiques – tous ne le sont pas.

Je conclus en disant que le développement de ce chapitre de l'éprouvé qui s'éventaille entre constance symptomatique et variations énigmatiques est devenu une urgence pour nous.